

“...D’ici et de la-bas... Algérienne de Marseille quoi !”

Propos recueillis par Claude LASNEL

Je vous propose, pour illustrer ces propos, d’entendre Louisa, jeune fille française, qui écrivait à propos des voyages-échanges. Je dois préciser que ces premiers échanges auxquels Louisa a participé furent suivis d’échanges entre parents, enseignants, éducateurs et travailleurs sociaux.

“**C**es voyages ont transformé beaucoup de choses en moi et c’est à ce moment-là que j’ai pris conscience qu’être d’origine maghrébine, c’était BIEN. Alors que j’avais eu si souvent envie d’oublier que je venais d’ailleurs, d’un ailleurs inconnu, inquiétant et gênant, c’est à l’époque de ces voyages que je me suis débarrassée de toute cette angoisse quant à mon origine, de toute gêne par rapport à mon nom “si compliqué” et “pas d’ici”.

En traversant l’Algérie, je me sentais en accord avec les paysages et les gens, entièrement. D’autant que la présence des amis français renforçait chacune de mes découvertes. Dans le groupe de jeunes que nous formions, je me sentais forte et fière d’être de ce pays. De retour en France, pleine de cette “reconnaissance” de moi, j’ai appris à me défendre. J’ai pu comprendre alors que tout ce que l’on disait et tout ce que j’avais entendu sur le Maghreb et les Maghrébins, était faux ou pire encore, ignorance.

Réussir ma scolarité s’est

imposé à moi comme une évidence pour prouver à ces “ignorants” qu’être d’ailleurs c’était aussi une chance, un atout important. Elevée à Marseille, allant au lycée avec des “Français” et étant Algérienne, je me reconnaissais enfin comme une adolescente parmi tant d’autres, sans complexes et sans peurs.

Depuis, j’ai obtenu le bac et j’étudie en faculté. Parallèlement à mes études de lettres, je suis surveillante dans un collège des quartiers Nord de Marseille, et je vois tous les jours des jeunes Maghrébines qui ressemblent à l’adolescente angoissée que j’étais par rapport à mes origines. Elles se font appeler Martine, Florence, ou Sandra. Je pense, en les voyant, qu’il leur faudrait vivre alors un voyage comme celui que j’ai partagé, aussi fort en impressions, pour se rendre compte combien il peut être important de s’appeler Fatima, Rania ou Nora.

Elles viennent parfois me parler et me demandent : “C’est vrai que tu es Algérienne ?”. Je réponds que oui. Elles s’en étonnent et continuent alors : “Et tu vas en-

core à l’école ?”. Je ne veux pas tomber dans le mélodrame, mais cette question de nationalité liée si fort à une question de scolarité me semble le reflet inquiétant d’une réalité quotidienne.

Je pense avoir eu beaucoup de chance de rencontrer des gens qui m’ont permis d’ouvrir les yeux et de me sentir “bien dans ma peau”. J’aimerais maintenant moi-même permettre à ces jeunes filles de se retrouver. C’est peut-être un peu prétentieux, mais il est difficile de faire face toute seule à tant de sentiments nouveaux lorsque l’on est adolescente : “Je suis arabe, alors je ne vais pas plaisir... Je suis arabe, alors je ne vais pas réussir...” Je voudrais que de telles affirmations soient exagérées, mais je suis certaine du contraire. J’aimerais que pour ces adolescentes il y ait le même déclic, qu’elles comprennent que, même si l’on est d’ailleurs, on peut malgré tout vivre mieux ici.

On ne peut nier que l’on est de Marseille, fille de cette ville, parce que le Château d’If et le Frioul résonnent mieux que Sidi Ferruch (comment ça s’écrit ?), parce

que Notre Dame de la Garde, on la voit tous les jours, et non pas Notre Dame d’Afrique... Mais on ne peut nier qu’à la maison on danse au son des derboukas, et qu’on mange des makrouts plus souvent qu’une charlotte aux fraises.

Et lorsqu’on me pose cette question, hier particulièrement angoissante : “Retourneras-tu vivre définitivement en Algérie ?”, je réponds toujours que je l’ignore, car si mon origine algérienne n’est plus un problème douloureux pour moi — bien au contraire — je sais aussi l’importance de tout ce que j’ai vécu depuis ma naissance. Je me sens également fille de ce pays, Algérienne de Marseille, quoi ! Je ne dis pas que je ne tenterai pas l’expérience du “retour au pays”, mais si je le fais, je serai seule, alors il n’y aura plus le merveilleux groupe ami autour de moi, et, sans aucun doute, aurai-je des problèmes difficiles et peut-être insurmontables. Je ne peux aujourd’hui décider de ce choix, mais je crois que, finalement, cela n’a plus la même importance car je pense mieux me connaître...” ■